

Guerre d'Amérique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **7 (1862)**

Heft 14

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, lieutenant-colonel fédéral.

N° 14

Lausanne, 26 Juillet 1862.

VII^e Année

SOMMAIRE. — Guerre d'Amérique. — L'armée prussienne et les manœuvres de Cologne en 1861 (*suite*). — Nouvelles et chronique. SOCIÉTÉ MILITAIRE FÉDÉRALE. Réunion annuelle de 1862.

GUERRE D'AMÉRIQUE.

Le courrier de New-York (du 8 juillet la correspondance et du 12 les télégrammes) apporte des nouvelles fort graves, mais que les lecteurs de nos précédents bulletins avaient cependant été en mesure de prévoir. L'armée de Mc Clellan, privée des renforts qui auraient dû lui parvenir depuis longtemps, a subi un échec, qui, pour présenter quelques compensations relatives, n'en est pas moins réel. Voici ce qui en est :

L'armée de Mc Clellan, ou armée du Potomac, forte de 15 divisions, avait dû, au mois de mars, s'avancer du camp de Washington directement sur Richmond. Il fut ensuite jugé plus avantageux d'opérer ce mouvement sur la capitale sécessionniste par la gauche. A cet effet un rideau de quelques divisions fut laissé sur le front du Rapahanock et du Shenandoah, pendant que le gros de l'armée s'embarqua à Alexandria sur le Potomac pour la forteresse Monroe, aux mains du général fédéral Wool. Le général Mc Clellan, qui jusqu'alors avait eu le commandement suprême de tous les forces de l'Union, le quitta lors de l'entrée en campagne de son armée spéciale et partit avec le gros de ses troupes pour la forteresse de Monroe. Au gouvernement de Washington, qui prit dès ce moment en mains la conduite générale des opérations, et à qui tous les rapports et renseignements particuliers arrivaient directement, incombait donc entr'autres le soin de juger des points sur lesquels les concentrations devaient avoir lieu.

Il ne s'acquitta pas de cette charge avec toute la perspicacité désirable.

Comme la plupart des *civiliens* placés tout-à-coup à la tête de grands événements de guerre, il se laissa trop influencer par des considérations accessoires, prit au sérieux sans discernement toutes les demandes de renforts qu'on lui adressa de droite et de gauche, et, dans son embarras, crut sans doute bien faire en distribuant par petites portions égales aux uns et aux autres tout ce qu'il avait sous la main.

L'armée de Mc Clellan étant déjà nombreuse, parut suffisamment bien traitée et fut sacrifiée à des besoins secondaires. Non-seulement elle ne fut pas renforcée à proportion de l'importance de sa tâche, s'accroissant cependant de jour en jour par les concentrations de l'ennemi à Richmond, mais elle ne put pas même atteindre l'effectif sur lequel le commandant en chef avait compté pour le début de l'exécution de son plan. A peine fut-il embarqué que le gouvernement, trop impressionné par l'apparition de quelques corps ennemis se montrant ci et là où on ne les croyait pas, bouleversa les dispositions du commandant en chef. On lui retint d'emblée cinq divisions qui devaient le suivre et on alla même jusqu'à soustraire à ses ordres le commandant de sa base, Monroe et environs. Sans s'émouvoir le général Mc Clellan suivit à sa mission, mais dut y mettre plus de prudence, tandis que la nature même de l'opération aurait exigé une grande rapidité. Il lui fallut environ deux mois avant de pouvoir prendre position devant Richmond, et dans ces entrefaites les sécessionnistes, battus d'ailleurs sur beaucoup d'autres points, n'avaient rien eu de mieux à faire qu'à rassembler leurs corps et leurs débris dans leur capitale. Ils s'y accrurent ainsi jusqu'à l'effectif de 150 mille hommes environ, soutenus par un grand nombre de canons dans des positions fortifiées. L'armée du Nord n'avait reçu, pendant ce temps, que deux divisions de renfort, Franklin et Mc Call, du corps Mc Dowell, et quelques régiments égrenés, le tout montant à environ 30 mille hommes, c'est-à-dire seulement dix mille hommes de plus que les pertes au 24 juin, de sorte qu'à cette date l'effectif total ne devait pas aller au-delà de 80 mille hommes. Des renforts devaient toutefois arriver prochainement de Washington, de Roanoke-Island et de Monroe, dont le nouveau commandant, général Dix, vient de rentrer sous l'autorité de Mc Clellan.

Le terrain sur lequel cette armée opère est une presqu'île très allongée formée par les rivières *York* au Nord-Est, *James* au Sud-Ouest, et par la mer ou plutôt l'entrée de la baie Chesapeake au milieu. La presqu'île a une largeur d'une quinzaine de milles au centre, et d'une vingtaine à hauteur de Richmond. La partie supérieure est presque partagée en deux parties égales par le cours du Chickahominy, coulant d'abord longitudinalement entre les deux rivières pour venir se

jeter par une courbe assez brusque dans le James-River à 50 milles en dessous de Richmond. Le cours supérieur tourne autour de la capitale de la Virginie à une distance moyenne de 6 à 8 milles, offrant entr'autres quatre ponts principaux. Entre le Chickahominy et le James-River s'étend un grand marais, et toute la contrée est en général couverte d'épaisses forêts et de marécages.

Richmond se trouve sur le *James-River* ; mais lors des premières marches de Mc Clellan dans la péninsule ce cours d'eau lui était fermé par la marine du Sud, entr'autres par le terrible *Merrimac*, dont la surveillance autour de Norfolk et de Monroe absorbait presque tous les bâtiments disponibles du Nord. Mc Clellan dut donc se restreindre d'abord au seul appui naval de l'York-River sur sa droite, et comme il est plus facile dans ce pays de cheminer par eau que par terre, ce fut sur le York-River que Mc Clellan établit successivement ses diverses bases d'approvisionnement, à Ship-point, à Yorktown, à West-point. Dans cette dernière localité la rivière se divise en deux affluents, le *Mattapony* à droite (en remontant), et le *Pamunkey* à gauche ; de West-point part un chemin de fer sur Richmond, d'un parcours de 40 milles. A la jonction de ce chemin de fer et du *Pamunkey* se trouve la station de *White-House*, où, en dernier lieu, l'armée du Nord avait établi sa base et où depuis la bataille de Fair-Oaks une immense quantité d'approvisionnements avait été réunie.

Sous certains rapports cette base était convenable ; elle était commode pour les approvisionnements, jouissant à la fois du chemin de fer et de la navigation ; mais elle ne l'était pas autant pour les exigences tactiques et stratégiques. En la couvrant par le centre de l'armée, celle-ci ne pouvait pas étendre sa gauche jusqu'au James-River dont elle était séparée par le grand marais, et était ainsi privée du concours de la flottille, qui, après la prise de Norfolk par les fédéraux, avait remonté la rivière jusque devant les barrages avancés des défenses de Richmond.

Au 24 juin l'armée du Nord était établie le long et sur les deux rives du Chickahominy et à cheval sur le chemin de fer West-point—Richmond, sa droite, divisions Porter et Mc Call, à Mechanicsville, trois à quatre milles au Nord-Est de New-bridge ; sa gauche, corps Sumner, aux environs de Bottomsbridge ; des réserves étaient échelonnées en arrière, le long du chemin de fer dans la direction de White-House ; les avant-postes à environ 5 milles de Richmond.

Pour arriver là il avait fallu, nous l'avons dit déjà, deux mois de pénibles efforts, pendant lesquels s'étaient livrés des escarmouches journalières, cinq combats et deux grandes batailles ; le terrain n'avait été conquis que pouce par pouce, et la marine avait subi un échec devant le fort Darling dans le James-River.

Pendant ce temps des événements militaires s'étaient passés sur d'autres points, qui devaient nécessairement réagir sur ceux de la péninsule.

Mc Dowell, le plus près voisin de Mc Clellan, et qui commandait le corps d'élite de l'armée du Potomac, trois magnifiques divisions, resta en défensive sur le Rhappahanock aux environs de Fredericksburg; à cet effet il coupa les ponts du Rhappahanock; envoya successivement deux divisions à Mc Clellan, en reçut une autre à la place de Washington, et demandait encore du renfort, quoique sa besogne, purement défensive, eût pu être remplie par une ou deux brigades.

Plus à droite, les généraux fédéraux Banks, Fremont, Shield se laissèrent successivement battre par Jackson dans la Shenandoah, et celui-ci, après avoir par cette pointe aussi hardie que bien conduite, dérouter complètement les dispositions prises à Washington pour aider enfin à l'armée de Mc Clellan, se retira vers Richmond en détruisant les ponts derrière lui. Soit par suite des obstacles matériels, soit par manque d'unité parmi les généraux battus, égaux en grade, aucun d'eux ne se mit à la poursuite de Jackson. Le plus pressé parut être de remanier le personnel des états majors; une seule armée fut enfin formée de toutes ces fractions et le commandement en chef en fut donné au général Pope, ayant maintenant sous ses ordres comme chefs de corps les généraux Mc Dowell, Sigel et Banks. Le général Fremont se trouve de nouveau démissionnaire.

Plus à l'Ouest, Halleck avait, on le sait, laissé échapper l'armée de Beauregard de Corinthe, sans même savoir où cette armée s'était retirée. Il paraît maintenant avéré que le général Beauregard, avec quelques mille hommes, s'est dirigé en toute hâte sur Richmond, se faisant suivre par d'autres réserves, mais n'étant suivi par aucun ennemi dans cette direction.

Au Sud, le long de la côte, outre plusieurs petits détachements, se trouvaient toujours les trois gros détachements de Burnside à Roanoke-Island, ne faisant absolument rien; de Hunter à Port-Royal, faisant moins encore, puisque par une déplorable confusion d'ordres, un de ses généraux attaqua une position avancée de Charleston, le 8 juin, et y perdit environ 600 hommes, et de Butler à la Nouvelle-Orléans, qui vient de lancer 6,000 hommes de son armée à cent lieues de là, pour s'emparer du dernier point des Confédérés sur le Mississipi, Wicksburg, chose très louable sans doute, mais qui aurait pu se faire avec tout autant de profit après la prise de Richmond.

C'est dans une telle situation que le général Mc Clellan apprit, le 23 juin, que Jackson, après avoir battu Banks, Fremont et Shield,

s'avançait pour faire sa jonction avec la gauche des sécessionnistes de Richmond, et menacer la droite de l'armée fédérale. En face de cette éventualité, le commandant en chef du Nord n'avait que deux choses à faire :

Ou empêcher la jonction de Jackson en marchant au-devant de lui et en l'écrasant. Dans ce cas Mc Clellan avait l'avantage de lutter contre un ennemi inférieur en forces et de s'en débarrasser ; mais il avait l'inconvénient de s'éloigner de sa flottille de James River, de sa base de White-House, d'avoir non loin de son flanc l'ennemi de Richmond, d'aller heurter enfin à des cours d'eau sans pont dans la direction de Washington, par où aurait pu arriver l'appui de Mc Dowell ou d'autres généraux fédéraux, à supposer qu'on fût parvenu à combiner une action simultanée avec eux.

Ou replier la droite de l'armée fédérale, trop exposée au-delà du Chickahominy, et se rapprocher de la flottille de James River, qui, soit pour l'offensive, soit pour la défensive, offrait un précieux appui. De cette direction, d'ailleurs, Mc Clellan attendait des renforts de l'armée de Burnside, dont il se rapprochait un peu au lieu de s'en éloigner. L'inconvénient était de devoir abandonner les bases de White-House et de West-point, pour les transporter sur quelque point analogue du James-River, affaire vraiment colossale.

Le général Mc Clellan, avec sa sûreté ordinaire de coup-d'œil, se résolut à ce dernier parti, car l'obstacle du transbordement d'une base, si grande qu'elle soit, n'est pas ce qui pourrait retenir un officier américain.

Dès le soir même, des ordres furent donnés en conséquence ; les moyens de transport, navires et wagons, se concentrèrent aux environs de White-House, et l'embarquement commença. Malheureusement l'armée civile de ces sortes de lieux, vivandiers, boutiquiers, charretiers, etc., prit la panique, et bientôt le mouvement ébruité fut connu des adversaires, qui résolurent très sagement de le contrarier.

Le 24 au soir, le feu habituel d'avant-postes parut plus nourri ; le 25 à midi des masses se montrèrent sur la droite des Fédéraux, et bientôt une bataille acharnée s'engagea entre les divisions Mc Call et Porter, et trois divisions de Jackson, Blanch, Ewell et Anderson. Suivant les intentions de Mc Clellan, le mouvement de droite à gauche s'opéra, toujours en combattant, et les Fédéraux, à la fin de cette première journée, se resserrèrent vers le Chickahominy et le chemin de fer. L'évacuation de White-House fut hâtée et se fit, sinon avec beaucoup d'ordre, au moins avec une rapidité merveilleuse, sous la direction du général Casey, du colonel Ingall et du capitaine Sawtelle. Le lendemain 26, le combat recommença et les Fédéraux eurent à

tenir cette fois non-seulement contre les troupes de Jackson, mais contre celles de Richmond. L'action fut vive ; les réserves durent être engagées ; mais la retraite se continua assez régulièrement sur les routes prescrites, au milieu des marais. Les chaussées étaient occupées par de longues files de voitures ; l'infanterie et souvent même la cavalerie combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Disons pour abrégé, car nous ne pouvons raconter dans ce bulletin toutes les péripéties de cette lutte gigantesque, que la bataille dura sept jours, c'est-à-dire pendant toute la marche autour de Richmond, et deux jours sur les bords du James River, où avec le secours de leurs canonniers, comme à Pittsburg-Landing, les Fédéraux refoulèrent enfin leurs adversaires, le mardi 1^{er} juillet. L'évacuation finale de White-House eut lieu le samedi 28 juin, sous le feu des sécessionnistes, à qui il ne resta en trophée, des immenses approvisionnements de la place, que un ou deux dixièmes au plus, et en partie incendiés.

Les pertes sont immenses de part et d'autre. L'émotion des premiers moments les enfle peut-être encore ; mais elles ne paraissent pas être moindres d'une vingtaine de mille hommes du côté des Fédéraux, parmi lesquels beaucoup de blessés sans doute faits prisonniers par les sécessionnistes. Une trentaine de canons et beaucoup de wagons ont dû être abandonnés par les troupes du Nord dans leur marche, ce qui n'a rien d'étonnant, au reste, sur de tels terrains. Plusieurs régiments ont perdu plus de la moitié de leur effectif, entre autres le brave 5^e zouaves de New-York et le 11^e des réguliers. Les généraux fédéraux Mc Call, Reynold et Burns sont tués ou faits prisonniers ; 6 colonels et un grand nombre d'officiers supérieurs sont tués. Les sécessionnistes ont aussi subi des pertes sensibles. Parmi les combattants distingués par leur bravoure, on cite les trois princes d'Orléans, qui ont rendu, comme dans les affaires précédentes, d'éminents services.

Une levée de 300,000 hommes a été décidée par le Président, destinée en partie à remplir les cadres existants, et en partie à la formation de nouveaux corps. Des renforts, sous les généraux Burnside et Shields, étaient arrivés à Mc Clellan aux dernières nouvelles.

En somme, les événements de ces huit jours font honneur à l'esprit militaire de la nation américaine d'un et d'autre camp, ainsi qu'aux talents de leurs chefs. Si l'offensive bien combinée et persistante des sécessionnistes est digne de tous éloges, la prompté résolution de Mc Clellan de changer de base et la complète exécution de ce projet, sous le feu incessant de l'ennemi, méritent aussi l'admiration des militaires. On ne peut nier les progrès que l'art a faits dans les principaux états-majors, depuis les premiers événements de la guerre.

P. S. Depuis le 1^{er} juillet il n'y a pas eu d'engagement sérieux sur le James-River. Le président Lincoln s'est rendu à l'armée et l'a félicitée de sa bravoure. La ville de Wicksburg, sur le Mississipi, est tombée aux mains des Fédéraux après un bombardement de 4 jours sans le secours des 6000 hommes de Butler, qui auront fait ainsi une longue course inutile. Le général Hunter a organisé dans son département un régiment de nègres fugitifs, le premier qui apparaît dans cette guerre. Une assez grande agitation règne à New-York, à Boston, à Philadelphie, et l'on s'attend à un remaniement du cabinet pour donner satisfaction à l'opinion publique, justement indignée de l'abandon dans lequel on a laissé le général Mc Clellan.

L'ARMÉE PRUSSIENNE ET LES MANŒUVRES DE COLOGNE EN 1861.

(Suite.)

L'ensemble de l'affût peut paraître plutôt lourd, mais il est d'une remarquable solidité. Ce système d'affût est, je crois, inférieur à celui adopté soit en France, soit en Angleterre, et même au nôtre. Les dépenses considérables qu'il faudrait faire pour le changer sont peut-être en partie la cause de son maintien.

Je ne puis pas parler des autres voitures d'artillerie, n'ayant pas eu l'occasion d'en voir pendant les manœuvres où elles ne sont jamais en ligne.

Les pièces de 12 sont attelées de huit chevaux, et les autres de six. Les attelages sont superbes et pleins de vigueur, les chevaux de belle race et parfaitement bien tenus; les harnais plutôt légers; le coussinet du sous-verge est une petite selle. Dans les manœuvres rapides de l'artillerie à pied, trois des servants montent sur le coffret, et trois autres sur les sous-verges. Le caisson n'est donc plus nécessaire au transport des artilleurs. Les conducteurs sont lestes et adroits dans leurs rapides évolutions, et l'artillerie à cheval suit tous les mouvements de la cavalerie.

L'uniforme de l'artillerie soit à pied, soit à cheval, est à peu près le même que celui de l'infanterie: on regrette de ne pas y trouver cette variété qui doit caractériser les différentes armes; ce qui convient très-bien à l'infanterie paraît peut-être un peu simple et monotone pour une arme dont la tenue doit réunir l'élégance à une certaine sévérité.